

Première partie – Robert Lalande

Nerveux, je monte dans l'autobus en m'assurant de ne pas être suivi. Comme d'habitude, l'autobus est bondé. J'avise une place entre deux personnes, tout au fond, sur l'une des deux banquettes qui se font face. Mais n'ayant pas du tout envie de me frotter les cuisses contre des étrangers je reste debout. Ma montre indique 10h28 et mon rendez-vous est à 11h00. J'ai amplement de temps.

C'est un rendez-vous bien étrange que je ne peux absolument pas manquer. J'ai besoin de comprendre ce qui est vraiment arrivé il y a un mois, le soir du 15 juin dernier. Ce soir-là, j'avais fait la fête avec un groupe d'amis. Comme je me suis enivré pas mal fort, j'en ai perdu des grands bouts. Mais ce même soir, Jackie et Daniel, un couple d'amis que je connais depuis des années, ont disparu sans laisser aucune trace. Personne ne sait comment ni pourquoi. Bien sûr, la famille est morte d'inquiétude. Ils ont alerté les policiers qui sont maintenant à la recherche d'indices. Ils questionnent tout le monde sur les allées et venues de Jackie et Daniel, surtout durant cette soirée fatidique.

Mais voilà! Tard hier soir, Daniel m'a appelé sur mon portable. Il avait l'air dans tous ses états. Il parlait vite, haletait et me supplia de le rencontrer ce matin à 11h00, dans le vieil entrepôt de la rue Barette, à la limite de la ville. Il m'a fait jurer de n'en parler à personne et, surtout, de m'assurer de ne pas être suivi. Il a refusé de m'en dire plus et a raccroché brutalement. J'ai rappelé son numéro mais pas de réponse.

Debout dans l'autobus, je ne sais plus quoi penser. Pourtant, Jackie et Daniel sont des gens tranquilles. Je dirais même bien ordinaires. Daniel est comptable agréé chez Ozelle, Vanasse, Nicolet, Isaac et Cie depuis quelques années. Jackie, elle, travaille à son propre compte comme traductrice et enseigne le français langue seconde dans une école privée. Que peut-il bien leur être arrivé pour qu'ils s'enfuient si soudainement? J'ai eu beau réfléchir toute la nuit, chercher quelque indice dans ce que je connais d'eux. Rien. Enfin, après une nuit blanche à me morfondre, je devrais bientôt en savoir plus sur cette étrange histoire.

L'autobus est maintenant presque vide. Je décide de descendre plus tôt et de faire le reste du parcours à pied. Cela me permettra de voir si je suis suivi. Même si je n'ai aucune idée pourquoi je pourrais être suivi. En fait, plus j'y pense, moins je me sens rassuré avec tout ce mystère.

Sur le bord de la rue sans trottoir, j'observe l'entourage. De vieilles maisons délabrées avec de grandes cours mal entretenues sont éparpillées çà et là autour du vieil entrepôt que j'aperçois un peu plus loin, sur la droite. Celui-ci est entouré d'une grande cour de terre battue, jonchée de débris qui s'envolent au gré des vents. Du vieux papier journal tourne et virevolte comme dans une douce tornade.

Paysage presque désert de monde, sauf pour ce vieux monsieur qui sort de sa maison appuyé sur sa marchette, de l'autre côté de la rue. Il va s'installer dans

sa berceuse sur son grand balcon. Le vent se lève à nouveau devant l'entrepôt et un plus gros tas de détritrus monte dans les airs. Étrange. Seulement devant l'entrepôt. Et puis il fait parfaitement beau aujourd'hui. Je lève le regard vers le ciel pour confirmer l'absence de nuages à part quelques cumulus, flottant çà et là, comme pour briser l'agréable monotonie du ciel bleu azur.

Mais comme mon regard revient vers le vieux monsieur assis sur son balcon, j'aperçois un petit point noir qui vacille légèrement, au loin, juste au-dessus de vieux bâtiments de ferme décrépits, depuis longtemps hors d'usage. Je me demande ce que c'est. Difficile à distinguer car l'objet est assez haut dans les airs.

Sans trop réfléchir, je me dirige vers le vieux monsieur sur son balcon. Je le salue et il me fait signe de venir le rejoindre. Comme je m'approche de lui, il me fait un grand sourire, ouvre ses bras et me donne une caresse, comme un grand-papa soudainement bien heureux de voir arriver un petit fils. Je suis estomaqué, figé sur place entre les bras de ce vieil homme inconnu. Puis il me susurre à l'oreille : « Faites comme si vous me connaissiez depuis longtemps. Vous êtes surveillé. Un drône. Là- haut. » Puis il m'offre la chaise de parterre à côté de lui. Je m'assois, encore sous le choc, incapable de dire mot. Il se met alors à débiter des anecdotes à propos d'une jeunesse et de parents que je n'ai jamais eus. Après quelques minutes, il m'offre un thé et m'invite dans la maison.

Aussitôt passé le seuil, le vieux monsieur me prend par le bras et me dit : « Que venez-vous faire ici Monsieur? Il n'y a rien pour vous ici. Voyez. Ce ne sont que des bâtiments en décrépitude. Retournez chez vous. » Je lui raconte alors la disparition soudaine de Jacquie et Daniel, les recherches en cours, l'appel de Daniel hier soir et le rendez-vous de ce matin. D'ailleurs, je regarde ma montre. Il est 11h00...

Deuxième partie — Danielle Aubut

Je me précipite vers la fenêtre du salon donnant sur l'entrepôt. Aucun signe de vie, si ce n'est ce tourbillon bizarre de détritrus. Que faire? Tout à coup je sursaute et recule : le drône me fixe en ondulant à quatre pieds de la fenêtre. Une main se pose sur mon épaule et me détourne de la fenêtre. Le vieux monsieur me murmure tout bas :

— Asseyons-nous normalement. Le drône peut avoir un micro.

Tant que je suis ainsi surveillé, pas question de m'approcher du lieu de rencontre et de mettre en danger mes amis. Je me résigne donc à prendre le thé avec cet étranger qui joue le jeu en me tutoyant et rigolant. Mais je sens ses sens en alerte et la conversation prend un tournant inattendu. Pour me signifier l'importance de ses propos, le grand-père me regarde droit dans les yeux, avec un regard pressant, qui contraste avec son rire :

— Ah oui je me souviens quand tu étais petit et que ton père et toi veniez nous visiter. Le quartier était prospère en ce temps-là. On allait à la ferme pour des œufs et du lait frais. Tout le monde travaillait à l'usine de souliers. Il n'y avait pas mieux chaussée que ta grand-mère, tu te rappelles ? Là il ne reste que le vieil entrepôt et un quartier-fantôme... Je me rappelle les types qui sont arrivés après la fermeture de l'usine. Tirés à quatre épingles. Ils tombaient du ciel pour beaucoup de mes voisins. Il n'y a que moi qui ai résisté à leur offre alléchante pour que je leur laisse la maison. Les autres sont partis tout heureux, un à un, l'argent plein les poches. Ça fait 8 ans de ça, ils ont mis bien du temps et des camions pour mettre l'usine à terre mais pas un projet immobilier à l'horizon depuis... Qu'est-ce qu'ils voulaient, à vider notre quartier comme ça tu penses ?...

J'écoute attentivement et cherche des liens avec ce qui arrive à Jackie et Daniel. Il est comptable. Pourquoi le rendez-vous ici? Est-ce que sa compagnie est mêlée à cette transaction de fermeture en masse du quartier ?

Du coin de l'œil, je m'aperçois que le drone s'éloigne. Quelqu'un semble satisfait de notre petite scénette inoffensive. Soudain la maison tremble comme du carton. La vaisselle s'entrechoque dans le bahut.

— C'est l'autobus?

— Non. Mais c'est un phénomène curieux n'est-ce-pas? Et observez mieux l'entrepôt...

Le temps que j'arrive à la fenêtre, le tremblement a cessé. J'observe la cour au loin. Il y a toujours cet air de désolation, ces déchets partout. Et cette unique fontaine de déchets en spirale dans les airs. Ce n'est pas normal.

Ahuri je me tourne vers mon vieux. « Une bouche d'aération ? »

— C'est la seule explication que je peux donner, et si vous ajoutez le grondement sourd que je ressens deux fois par jour...

— Un tunnel ? Un transport souterrain ?

— Tout ce que je peux vous dire c'est que je crois que si je suis encore en vie, c'est que je me mêle de mes oignons. Je ne sais pas exactement ce qui se trame mais vos amis y sont mêlés sans doute puisqu'ils vous ont donné rendez-vous à l'entrepôt.

— Je suis persuadé que Jackie et Daniel ne sont pas des criminels !

En le disant je me rends compte qu'en fait je connais les valeurs de mes amis mais je ne connais pas grand-chose de leur vie personnelle. Je sais seulement que je peux leur faire confiance et qu'ils sont dans le pétrin. Ce qui me ramène à ma rencontre ratée. Une idée me vient. Possible. J'en parle à mon hôte.

— Avez-vous déjà remarqué d'autres bouches d'aérations?

— Oui, une près du silo de la vieille ferme.

— Est-ce que le passage dans le tunnel, le grondement est régulier ? Quand est le deuxième ?

— Vers la même heure mais le soir. Onze heures et demie-minuit. C'est devenu mon rappel pour aller me coucher.

Une fois la nuit tombée, il m'aide à me préparer même si je sens qu'il craint pour moi. Moi, je fais le brave. Muni d'un pied de biche et d'une lampe de poche que je tenterai de ne pas utiliser pour me guider au clair de lune, je sors par derrière et marche en direction de la ferme abandonnée. Je regarde l'heure. J'ai trois bonnes heures avant le passage du prochain convoi de je ne sais quoi. Mon plan est simple. Je marcherai de la vieille ferme vers l'entrepôt, mais sur les rails, sous terre !

J'arrive à la bouche d'aération. Heureusement que j'ai le pied de biche pour soulever la grille. Comme je l'espérais, il y a des échelons. Je descends doucement quelques mètres et arrive sur un sol de pierres. J'écoute. Pas un son. J'allume la lampe de poche et éclaire ce qui sont bien des rails. Parfait !

Je fais une vingtaine de pas lorsqu'une lueur attire mon regard à ma gauche. Je m'approche d'une porte de fer avec un hublot en son centre. Je regarde et la sueur m'envahit d'un coup! Je sens mon cœur battre à tout rompre. Je tombe sur mes genoux et je balbutie « Oh mon Dieu ! »

Troisième partie — Christiane Guindon

Je reste dans cette position le temps de me calmer. Je n'entends aucun son, outre celui du sang qui me bat aux tempes. Aussi perplexe que troublé par cette vision furtive, je me relève doucement pour regarder de nouveau sans qu'on me voie; mais il n'y a personne. Sur un crochet au centre de la pièce du fond est suspendue une masse sanguinolente informe qui contraste avec le blanc immaculé des murs. Les pires pensées ont afflué dans ma tête.

J'arrête la course de mon imagination, car je dois rester rationnel si je veux être d'une quelconque utilité. Je me permets donc d'observer la pièce plus attentivement. Dans une vaste antichambre immédiatement de l'autre côté de la porte sont disposés çà et là une panoplie d'ordinateurs et autres bidules sophistiqués que je serais bien embêté de définir. Seuls les écrans diffusent leur faible lueur. Mais tout au fond, là où se trouve la chose horrible sur le crochet, une autre pièce est vivement illuminée, derrière une immense vitrine. Cela ressemble à un laboratoire digne des films américains. Une multitude de fils et de réseaux de tuyaux transparents flexibles s'entrecroisent, reliant des bécards, à des bonbonnes, à d'autres trucs.

Je n'ai pas le temps d'étudier la masse ni de me faire des scénarios parce qu'un homme entre dans la pièce. Je bloque de ma main un hoquet de surprise, comme s'il pouvait m'entendre ou me voir. Mais c'est impossible d'où il se trouve.

Il porte un sarrau blanc, des gants et des bottes. Même si je ne distingue pas son visage, caché derrière de grosses lunettes de protection et un masque couvrant la bouche et le nez, je sais que l'homme n'est pas Daniel. J'en suis certain. Cet homme claudique et a une bonne tête de moins que lui.

Au moment où je m'apprête à poursuivre mon chemin qui, j'espère, va en direction de l'entrepôt, à la recherche de mes amis, j'entends se rapprocher le grincement de roues en fer sur un rail. Le bruit est lent et faible, contrairement au boucan que ferait un train. Ma lampe de poche toujours éteinte, je recule en laissant glisser ma main sur le mur de béton pour me diriger. Je me réfugie dans une anfractuosité que j'avais aperçue un peu plus tôt. J'ai l'impression qu'on entend mon cœur cognant à grand coup dans ma poitrine dans ce tunnel lugubre qui me renvoie des échos inquiétants. Ma curiosité, doublée de mon désir de savoir ce qu'il se passe avec Jacquie et Daniel, m'empêche de prendre mes jambes à mon cou et de retourner illico chez moi.

Un minuscule véhicule ferroviaire, dont un des phares semble grillé, pousse une benne remplie de boîtes. Le conducteur, que je n'arrive pas à distinguer, débarque devant la porte, insère une clé dans la serrure et tape un code sur le pavé numérique. Il transfère à l'intérieur le chargement de la benne et, après ce qu'il m'a paru être une éternité, il verrouille et repart en sens inverse. À peine quelques secondes se sont écoulées quand mon cellulaire vibre dans ma poche. Je sursaute tellement je suis nerveux. Avec les systèmes informatiques qu'il y a là-dedans, pas étonnant qu'il y ait du signal ici, me dis-je.

Sur l'écran de mon cellulaire, je vois que j'ai reçu un message texte. Dans la bulle bleue, il y est écrit 631782, avec le symbole d'une clé à côté. Mon cell marque 22 h 12. Que dois-je faire ? Je ne suis tellement pas Indiana Jones ! Plutôt du genre Edgar Fruitier oui !

Je sors lentement de ma cachette et je reprends mon parcours, en espérant ne pas me retrouver devant un labyrinthe et que la voie ferrée mène bel et bien à l'entrepôt. Je me laisse seulement guider par la pâle lueur de mon cell. J'ai trop peur qu'on me repère.

Il me semble que je marche depuis longtemps. J'ai du mal à respirer, malgré un courant d'air constant sur mon visage. J'arrive près d'une autre porte en fer, sans hublot, mais elle aussi avec un pavé numérique. À ma grande surprise, je vois que la clé est dans la serrure! Je relis le texto. Est-ce Daniel, le chauffeur? Il m'aurait laissé le code pour entrer là-dedans? La sueur me dégouline dans le dos rien que d'y penser... Réfléchissant à toute vitesse, je retire furtivement la clé et je la mets dans ma poche. Et maintenant ? Je retourne à la police ? ou chez le vieux ? Il est futé celui-là, il pourrait m'être d'une aide précieuse.

J'en suis là dans mes réflexions lorsqu'une puissante onde de choc me traverse : un objet froid comprime la chair de mon cou et j'entends le cliquetis familier du chien d'un pistolet qu'on arme...

Quatrième partie — Monique Pellerin

C'est le vieux qui tient le pistolet. Je vois qu'il est venu sans sa marchette.

— Vous ? Mais qu'est-ce que vous faites ici ?

« Je protège ma mission » répond-il avec un sourire mi-figue mi-raisin.
« Je ne te veux pas de mal, si tu collabores. »

Je ne peux pas le croire. Ce vieil homme si gentil il y a à peine une heure me pointe un pistolet dans le cou. J'aurais dû me méfier. Daniel m'avait bien dit de ne parler à personne, de faire attention à ne pas être suivi et voilà que naïvement, j'ai tout raconté au vieux.

— Je ne comprends rien. Est-ce que c'est vous qui gardez Daniel et Jacquie prisonniers ?

— C'est Daniel qui a décidé de changer de clan. Chut, arrête avec tes questions.

En me disant cela et de sa main gauche, le bonhomme me passe les menottes et m'entraîne vers la sortie, puis reprend la clé que j'avais dérobée. Je sens toujours le pistolet bien enfoncé dans mon dos. Le vieux est pas mal plus agile et vigoureux que je ne le croyais.

Je marche lentement pour remettre de l'ordre dans mes pensées. Nous sommes remontés dehors et nous nous dirigeons vers sa demeure. Je me sens tiraillé entre le désir brûlant de m'échapper et le besoin complètement naïf et stupide de rester pour comprendre. Le pistolet braqué sur moi a un formidable effet de persuasion. J'attends que nous soyons arrivés au salon pour lui dire le plus calmement possible : « Si vous voulez que je collabore, il va falloir m'en dire plus. »

Le bonhomme prend une grande respiration et me regarde avec l'air résigné de l'adulte qui parle à un ignorant.

— J'ai découvert le tunnel il y a quelques années. J'ai fouillé puis j'ai constaté que l'usine de chaussures avait laissé ses archives ici dans le tunnel. Après quelques recherches sur Internet pour trouver de l'aide pour ma mission, j'ai engagé Daniel qui offrait ses services privés en sécurité informatique. Je lui ai demandé de déchiffrer les rapports financiers laissés sur place. Ce que tu dois savoir, c'est que je veux venger les gens qui ont dû vendre leur maison à rabais. Je veux prouver que la compagnie a dissimulé sa réelle situation financière.

Pendant qu'il parle, je le regarde en essayant de contrôler mon incrédulité. Son explication est saugrenue et le bonhomme, pétri de contradictions. Je repense à ses propos du matin : « Je me mêle de mes oignons ». Mais là maintenant, il a l'air exalté d'un Don Quichotte redresseur de torts. À moins qu'il ne soit juste fou ? Il poursuit :

— Daniel est arrivé au petit matin il y a environ un mois. Il est descendu dans le tunnel et au bout de quelques heures, il est remonté me dire qu'il avait appelé Jackie pour lui demander de faire des recherches de son côté sur la compagnie. Il avait trouvé des documents intéressants. Jackie est venue le trouver quelques heures après. Puis le même jour, j'ai vu du monde entrer dans le tunnel. Depuis ce temps, c'est un va et vient continu.

Je lui demande avec anxiété : « Le laboratoire, la peau qui pendouille au crochet, ç'a un lien avec Daniel et Jackie ? »

Le vieux escamote une partie de ma question.

— La peau, c'est une peau de vache mal détachée de la chair.

Aussi bizarre que cela puisse paraître, je me sens rassuré. Il n'y a pas eu mort d'homme. Peau de vache, cuir, chaussures, laboratoire de chimie, contrefaçon, rapports financiers falsifiés, secrets industriels, j'entrevois une certaine logique, mais ni Daniel ni Jackie n'ont leur place dans cette équation.

J'ai bien vu moi aussi le laboratoire et les boîtes qu'on entasse dans une pièce. Y a-t-il vraiment deux clans ? Daniel et Jackie travaillent-ils de leur plein gré pour ces gens ? Quels gens ? Pourquoi alors Daniel m'aurait-il donné rendez-vous ? Non, me dis-je, Daniel n'aurait pas accepté ce contrat, car il n'a tout simplement rien d'un Sancho Panza.

Mais un doute s'insinue. Je repense à notre dernière soirée bien arrosée, où Jackie et Daniel avaient fait une brève apparition. Au début de la soirée, entre deux scotchs, Jackie avait jeté à Daniel un regard de complicité et dit à la rigolade qu'elle se cherchait un contrat payant pour arrêter l'enseignement.

Jackie dans l'espionnage industriel et la contrefaçon ? C'est vrai qu'elle aime la mode. Toujours habillée dans des tenues dernier cri. Daniel disait d'elle qu'elle surpassait Imelda Marcos avec ses soixante-dix-huit paires de chaussures. Mais de là à travailler pour un laboratoire clandestin, il y a un énorme pas qu'elle n'aurait jamais franchi.

J'observe le vieux. Il commence à cogner des clous mais il tient toujours le pistolet, quoiqu'avec un peu moins de fermeté. Je suis moi-même au bord de l'épuisement. Je me demande comment je pourrais l'assommer avec mes poignets attachés sur le devant. Brusquement, comme s'il avait lu dans mes

pensées, il se lève, m'escorte jusqu'à la toilette. J'ouvre ma braguette du mieux que je peux. Puis, il me pousse dans la cuisine et jette par terre un futon, détache les menottes pour aussitôt en attacher un barreau de la table de cuisine.

— Bon, on se couche et on reprend cela demain matin.

De mon lit de fortune, je vois par la fenêtre le petit carré de ciel noir qui vire au bleu. Les étoiles s'éteignent une à une. Les oiseaux s'égosillent doucement dans le jour qui va poindre.

Cinquième et dernière partie — Robert Lalonde

Puis soudain, une sourde déflagration. La maison bouge et je ressens une forte vibration. J'ai l'impression que ça vient du tunnel. À travers d'autres explosions, des bruits de coups de feu, des mitraillettes. Soudain, un déclic. La porte de la cuisine vole en éclat à mes côtés. Un commando ! Trois hommes en noir casqués, cagoulés, gilets pare-balles, lampes infrarouges. Mon corps se raidit, saisit de peur. Je me fais petit, terrorisé.

Un des commandos se penche vers moi. « Ca y est ! » que je me dis. C'est fini ! Je suis mort ! ». Puis je l'entends murmurer : « Armée canadienne. Nous allons vous sortir de là. Ne bougez pas et gardez le silence. »

Ils passent ensuite au salon. Il y a un grand cri et des coups de feu. Les commandos montent au deuxième, fracassent tout dans un bruit de terreur, puis redescendent. « All clear ! » crie l'un d'eux.

À nouveau un des commandos s'approche de moi et m'enlève les menottes. J'entends les bruits d'une bataille féroce qui se déroule encore dans le tunnel. Figé sur place, je résiste sans m'en rendre compte aux efforts du commando pour me sortir de la maison.

— N'ayez crainte, nous sommes une escouade d'intervention tactique de l'Armée canadienne. Tout est sous contrôle. On vous amène en sécurité mais avant, mettez ceci.

Il me passe alors un casque et un gilet pare-balles que j'enfile aussitôt. Au son des grenades et des mitraillettes qui s'activent encore dans le tunnel, les trois commandos m'entourent et me pousse dehors pour rejoindre à la course un gros camion noir stationné à distance sécuritaire. Une porte s'ouvre et deux des commandos me suivent à l'intérieur.

Devant moi, un grand et gros militaire. Il me tend la main et me décline machinalement son nom et son grade.

— Major-chef, escouade tactique de l'Armée canadienne. Responsable de cette opération secrète (en insistant sur le mot « secrète »).

Éberlué, encore sous le choc, je lui demande ce qui se passe. Puis comme si toutes les angoisses du dernier jour se libéraient d'un coup, je raconte tout : la disparition de Daniel et Jacquie, le rendez-vous, le vieux, le tunnel, la peau de vache sanglante puis encore le vieux qui, transformé, me menace.

— Mais dites-moi, est-ce que Daniel et Jacquie ont pu être libérés. Est-ce qu'ils vont bien ?

« Ne vous inquiétez pas. » qu'il me dit. « Jacquie et Daniel vont très bien et viendrons nous rejoindre sous peu. D'ici là, je veux bien vous expliquer ce qui se passe mais vous comprendrez que vous serez tenus au plus grand secret. Question de sécurité nationale. »

Surpris, je m'affale sur une chaise en répétant : « Sécurité nationale ? »

Le major-chef tire une chaise et s'assied devant moi. Commence alors une longue explication pendant que les coups de feu au loin se font plus rares. Un important groupe de terroristes avait investi secrètement quelques tunnels de l'ancienne mine abandonnée, près de la ville. Ils avaient transformé certaines galeries en laboratoires de recherche pour créer un nouveau gaz encore plus mortel que le gaz sarin. Les peaux de vaches ensanglantées que j'avais vues étaient de malheureux spécimens ayant servis à tester le nouveau gaz. Présage de morts lentes, atroces ! Heureusement, l'armée avait détecté à temps leur présence dans la mine avant que les terroristes ne mettent en oeuvre leur plan diabolique de destruction massive.

— Mais qu'est-ce que Daniel et Jacquie ont à voir la dedans ? Le vieux m'a raconté une histoire invraisemblable à propos de comptabilité, d'une vieille usine de chaussures, de vengeance des anciens propriétaires. Qu'on avait embauché Daniel pour analyser les livres comptables, que Jacquie était allée le rejoindre plus tard. Mais tout ça n'a aucun sens.

Après un regard perplexe aux commandos silencieux devant moi, le Major-chef confirme que l'histoire du vieux était inventée de toute pièce. Qu'il n'était pas vraiment vieux mais avait réussi un déguisement très élaboré. Il avait même réussi à déguiser sa voix pour fixer ce rendez-vous factice avec moi au vieil entrepôt.

— En réalité, c'est un ancien terroriste taliban qui s'est joint à ce groupe de la mine. Mais son but réel était de retracer deux de nos commandos qu'il avait fait prisonnier jadis, suite à une de nos opérations tactiques qui a mal tourné en Afghanistan. Ces deux commandos avaient alors réussi à s'évader de façon spectaculaire. Mais non sans faire des morts, dont deux de ses jeunes fils. Il ne leur a jamais pardonné. Depuis, lui et toute sa famille recherchent nos deux commandos pour régler leur compte. Mais vous savez, maintenant, ces gens ne présentent plus aucun danger.

Après un silence, je demande, frustré : « Oui mais vous ne répondez pas à ma question. En quoi cela concerne-t-il Daniel et Jacquie ? Est-ce qu'ils vont bien ? »

Alors même que je pose ces questions, les deux commandos devant moi enlèvent leurs casques et leurs cagoules. Je les regarde, stupéfait : Jacquie, Daniel, les deux commandos ! C'est pas vrai...!

FIN